

Les dancings, choses vues

Francis DE MIOMANDRE (*Candide*, vol. 1, n° 2, 27 mars 1924, p. 2)

France

Francis Durand, dit Francis de Miomandre (1880-1959), est un écrivain français à la production très abondante (romans, nouvelles, essais, poèmes, chroniques en tout genre). Il reçoit le Prix Goncourt en 1908 pour son roman *Écrit sur de l'eau...* Dans ce texte publié dans l'hebdomadaire *Candide*, il livre un compte-rendu documentaire passablement ironique sur les lieux de danse parisiens de 1924, dancings de l'après-midi et cabarets du soir. Le jazz et le jazz-band trouvent leur place dans les premiers, sous le regard bienveillant et raisonnablement paternaliste de l'auteur.

Que de fois j'ai entendu nos jeunes snobinettes prononcer, en relevant la tête de côté, avec cet air si particulier à l'époque d'un oiseau qui déguste sa goutte de rosée :

— Ne trouvez-vous pas qu'on danse beaucoup, depuis quelque temps ?

— Certes, oui on s'en est fatigué. Toujours ce fox-trott¹...

Et l'on enchaîne en parlant du freudisme.

Personne n'a lu Freud, Dieu merci. Mais rien ne fait plus « mode » que d'en parler. Et puis, c'est tellement facile !... Il suffit d'avoir eu quelquefois des rêves... C'est bien le diable si, dans le tas, il n'en est point qui présente une petite saveur érotique !... Tout ça, c'est du freudisme. Et

¹ Littéralement « pas du renard », il fait partie des différents pas de danse imitant ceux des animaux (*turkey trot*, *horse trot*, *grizzly bear step*, etc.) qui se développent pendant la décennie 1910 sur des morceaux de ragtime. En raison de sa simplicité, le fox-trot finit par s'imposer comme la danse reine de la période 1910-1940, au point que l'étiquette finit par désigner la majorité des morceaux joués par les jazz-bands. Musicalement, les limites du genre sont assez floues. La plupart des morceaux qualifiés de fox-trot comportent généralement une rythmique inspirée du modèle de la « pompe » du ragtime, et des mélodies (parfois en valeurs longues) comportant des rythmes syncopés. Le couple de danseurs Irene et Vernon Castle, qui ont popularisé le fox-trot à partir de 1914, attribuait l'invention de son pas de danse caractéristique à des danseurs afro-américains.

le freudisme, aujourd'hui, a presque détrôné le proustisme. C'est assez dire sa vogue.

Pour en revenir à la danse, elle se porte on ne peut mieux, malgré l'anathème des gens dans le train.

C'est quand une chose est complètement entrée dans nos mœurs qu'on commence à n'en plus parler. Mais cela ne prouve pas qu'elle n'intéresse plus personne. Au contraire. On ne parle plus du dancing parce qu'on s'y est habitué, comme on s'était habitué aux cafés, aux bars, aux tea-rooms : institutions charmantes qui rendent tolérable notre vie moderne, à tant d'autres égards « impossible ». Le dancing est, vers la fin de l'après-midi, un lieu de refuge idéal de nos neurasthénies...

Vous souriez ? Vous pensez que j'exagère ?... À cause du bruit ?... Eh bien ! mais justement, c'est à cause du bruit.

Qu'est-ce qui nous tue, nous autres contemporains ? C'est le souci. Nous avons trop de petits et de gros ennuis, nous avons besoin de trop de choses que nos moyens ne peuvent plus nous procurer, nous vivons au milieu de gens trop pressés, trop mal élevés, trop féroces... Il nous faut une diversion.

Mais où la chercher ? et comment ?

L'amour ? il n'y faut plus songer. Les garçonnières ayant été toutes transformées en établissement de crédit.

Le five o'clock ?... Trop calme. On se met à méditer. Alors on se ronge.

Les bars ? Délicieux. Mais l'alcool nous est généralement défendu.

Restent les dancings, les dancings qui, dès le battant de la porte poussé, nous jettent en pleine figure un jet violent de musique.

O nègres ! nègres des *jazz-bands*, soyez bénis, avec votre face hilare, dont la seule vue chasse à jamais toute névropathie, avec votre batterie formidable dont les harmonies formidables, d'abord déchirantes, ont fini par révéler peu à peu leur subtilité savante, leur secret génie rythmique ! Vous frappez, vous tapez, vous sifflez, vous gémissiez, vous hurlez, vous soufflez, et toute cette cacophonie apparente se résout presque aussitôt en quelque chose d'absolument juste, d'inexplicablement parfait, qui nous remet d'aplomb, et nous fait envisager la vie sous un angle plus optimiste et peut-être, au bout du compte, plus vrai. Le jazz-band ! On n'aura jamais fini d'énumérer ses

bienfaits. Et c'est peut-être à lui que nous devons la vogue persistante des dancings. Car beaucoup de gens se contentent en effet de l'écouter, qui ne dansent pas et vraisemblablement n'en auront jamais l'envie. Mais qu'importe ? L'essentiel est qu'ils soient heureux. Et ils le sont. Quoique leurs jambes restent inertes, une cadence subtile s'insinue en eux-mêmes, et leur tête, dodelinant d'une manière imperceptible, obéit, elle aussi, comme les pieds des danseurs, à la toute-puissance du rythme, du rythme libérateur. Ils tendent à devenir la majorité dans la clientèle des dancings. Et personne ne s'en plaint. Car, grâce à leur discrétion, les pistes n'en sont que plus agréables, étant encombrées, et les virtuoses peuvent se livrer à leur plaisir favori sans attraper, comme ils le font, un coup de rage chaque fois qu'ils heurtent un couple maladroit. Au reste, on se heurte de moins en moins. C'est une justice à rendre à notre temps, une des rares qu'il mérite.

Il ne faut pas confondre les cabarets et les dancings. Ils n'ont ni la même clientèle, ni le même aspect, ni la même atmosphère quoiqu'on y rencontre souvent les mêmes orchestres et que les habitués des uns se retrouvent quelquefois dans les autres. Mais la différence est essentielle. Le dancing est, par définition, *un endroit d'après-midi*. Il commence à vivre vers quatre heures et demie ou cinq heures, pour mourir à sept heures. C'est vers onze heures du soir que le cabaret ouvre ses portes et, certes, on y danse beaucoup, et très gaiement. Mais on n'y vient pas spécialement pour ça, et ce détail suffit pour tout changer.

Au cabaret, l'essentiel, c'est le champagne. Le roi du cabaret, c'est le sommelier. Autour de la bouteille sacro-sainte qu'il amène dans son seau à glace, tout gravite – si je puis dire – comme autour d'un soleil central, un petit monde planétaire : les chansons des vieilles divettes échappées de quelque café-concert d'apocalypse, les tourbillons intéressés des petites dames « professionnelles » (ce mot pudique signifie bien des choses), les bonds des balles de feutre, la mendicité des fleuristes, que sais-je ? C'est pour manger avec le champagne qu'on vous sert ces jambons en buvard rose et ces poulets si froids qu'on voit bien qu'ils furent congelés avant même d'être rôtis : c'est pour aider à boire le champagne que tant de créatures aimables viennent s'asseoir à votre table en faisant des confidences émouvantes sur leur situation de famille. C'est pour vous permettre une diversion entre deux coupes qu'un orchestre,

souvent excellent, joue des tangos² et des shimmies³. Et rien ne vous empêche en effet de danser. Mais ce n'est pas drôle. Car, sous prétexte de joie, tous les convives vous jettent dans les jambes des serpentins si nombreux que ça finit par faire sur le plancher une espèce de mer des Sargasses, qu'il faut drainer chaque quart d'heure, sous peine de voir s'enliser toute la compagnie ; vous recevez au visage tellement de projectiles que c'est miracle si vous n'en avez pas l'œil poché ; et certains soirs, il y a dans la salle tant de cahots en bordée, de nouveaux riches mal dégrossis, de boutiquières émancipées et d'étrangers réellement inassimilables et qui, tous, entonnent des refrains si stupides, vous adressent des réflexions si désobligeantes et hurlent avec une telle force que vous finissez par ne plus entendre même le frémissement souverain du saxophone. Alors, ahuris, abrutis, fatigués, vous fuyez ces lieux, temples de la fausse joie.

Il y a bien aussi, depuis quelque temps, conséquence imprévue du bolchévisme, un certain nombre de cabarets russes, où quelques princes caucasiens, beaux comme des dieux ceinturés de cartouches, exécutent, entre minuit et cinq heures du matin, des pas nationaux, d'une superbe sauvagerie. Mais ce ne sont pas là des dancings.

C'est au dancing diurne, et exclusivement là, que se donnent rendez-vous tous ceux qui aiment la danse pour elle-même...

Hélas ! ils ne sont pas seuls. Et c'est pourquoi il y a encore tant à faire ici pour le moraliste et pour le caricaturiste. Flétrissons, en quelques traits vengeurs, quelques-uns de ces indésirables. Regrettons, ah ! regrettons la présence obstinée de la vieille dame, de l'indéfectible rombière, pilier, c'est bien le cas de le dire, de l'établissement. Car non seulement, la pauvre grosse dame, cet exercice quotidien n'améliore pas sa silhouette, mais encore il a pour résultat immédiat d'amener dans son sillage (ainsi les navires de fort tonnage ne s'avancent qu'entourés d'une

² Le tango est une danse et un genre musical dont les origines, argentines, remontent à la seconde moitié du XIX^e siècle. Issu, comme le jazz, d'un métissage entre musiques d'ascendances africaines, latino-américaines et européennes, le tango est diffusé en Amérique du Nord et en Europe dans les années 1900 et atteint un premier apogée à la veille de la Première Guerre mondiale. Jusqu'à la fin des années 1920, il incarne avec le jazz le règne de l'Amérique (du sud et du nord, respectivement) sur la musique de danse (Plisson 2004).

³ Le shimmy est un pas de danse popularisé aux États-Unis à partir de 1917 et 1919 dans les pays francophones. Il se caractérise par une ondulation des épaules qui résulte en des postures suggestives. Musicalement, les morceaux musicaux relevant de ce genre ne se distinguent pas fondamentalement des fox-trots.

foule agile et intéressée de marsouins et de requins) le pâle professionnel aux cheveux laqués, qui exige des pourboires royaux pour se compromettre avec elle quand il ne l'exploite pas d'une autre manière, en lui soutirant aussi de quoi s'offrir l'indispensable équipement de son « travail » : les escarpins, le complet de chez le bon faiseur, les chemises de soie si douces à la peau, la parure de perles ou d'onyx, la montre, l'argent de poche, que sais-je ? Les besoins de ces jeunes hommes sont illimités. Écartons-nous pudiquement des vieux messieurs torpides dont la présence ferait si bien au Conseil d'État ou dans l'assemblée générale d'une compagnie financière, et qui s'obstinent à danser, eux, avec des jeunes filles également professionnelles et d'un désintéressement discutable. Feignons de ne pas voir les « gens du monde » maladroits qui croient tout connaître de naissance et ne réussissent qu'à être partout ridicules, les satyres qui cherchent dans la danse des émotions extra-artistiques, les excentriques qui inventent des pas prétentieux et compliqués, etc., etc.

Oui, mais reconnaissons, loyalement, que le niveau moyen s'est un peu élevé, malgré tout. Une élimination s'est faite. Certains déshérités ont fini par comprendre qu'ils resteraient toute leur vie des mazettes, et ils ont lâché pied. Les autres à force de travail et de patience ont fait quelque progrès. L'ensemble est *satisfaisant*, comme disent les professeurs, quand tous les élèves de leur classe sont parvenus à un certain degré de force et ne les déshonorent pas trop auprès des examinateurs.

Et puis, il y a les as, toujours si agréables à voir, même si (comme c'est souvent le cas) ils s'en tirent avec des trucs, tout l'effet qu'ils produisent étant dû à la perfection de leur tenue, de leur toilette. Et il y a les *numéros*. On a beau être blasé, quand, après avoir vu tourner une heure les mêmes généraux en disponibilité avec des petites filles échappées de leur couvent, et les mêmes « rombières » avec des enfants de chœur en veston cintré, on ferme les yeux, et que, les rouvrant, on aperçoit, qui voltige, un ange anglais sans poids, ailé de cheveux blonds, d'une jupe de gaze et de léger bras étendus, vraiment cela console de bien des peines.

Sans compter que ça ne décourage personne, au contraire. Car, « après tout, se dit la dame mûre, après tout ce n'est qu'une variété de la valse-hésitation, ça s'apprend ». Comme par hasard, le partenaire de

l'ange anglais est aussi professeur. Il suffit de lui demander quelques leçons.

Tel est à peu près l'état des dancings au commencement de cet an de grâce 1924. Il n'est pas absolument différent de ce qu'il était il y a trois ou quatre ans, et pourtant ce n'est pas tout à fait la même chose. Si d'une manière générale, on est devenu plus fort, on semble aussi être devenu moins enthousiaste. Le *blues*⁴ nonchalant a remplacé le *shimmy*⁵ aux joyeuses désarticulations. On a simplifié aussi, par paresse, le tango, mais qui, du moins, sous cette forme, nous évite les complications et les fausses grâces d'autrefois. Seul, le paso-doble⁶, au style si sobre, si pur, si net, semble mieux compris. L'ensemble de ces modifications a nuancé un peu l'aspect des dancings. Mais leur vogue n'est pas près de cesser.

⁴ L'historien australien Daniel Hardie situe l'apparition du mot au début du XIX^e siècle : « *Early American writers do not refer to "the blues", though the adjective "blue" had been used to describe a low feeling tone since Elizabethan times. The noun "the blues" used to describe a state of mind appears to have originated with Washington Irving in 1807* » (Hardie 2004, p. 140). On trouve l'expression utilisée dans le sens actuel dans le journal de Charlotte Forten Grimké (1837-1914), militante anti-esclavagiste afro-américaine. À la date du 14 décembre 1862 (soit quelques jours avant l'abolition de l'esclavage), elle écrit : « *Nearly everybody was looking gay and happy ; and yet I came home with the blues. Threw myself on the bed and for the first time since I have been here, felt very lonesome and pitied myself. But I have reasoned myself into a more sensible mood and am better now* » (Billington 1981, p. 165). La musique connue sous ce nom est issue d'une tradition orale afro-américaine issue en partie des *works songs* de la période de l'esclavage, progressivement développé dans la période post-esclavage, soit à partir des années 1870, marquée par les grandes migrations vers le Nord suite à la défaite du Sud lors de la guerre de Sécession et à l'abolition de l'esclavage. Il est impossible de fixer une date précise pour son apparition mais il est reconnu que sa diffusion s'est accélérée avec la composition par William Christopher Handy de « The Memphis Blues » en 1912 et de « Saint Louis Blues » en 1914. À la fin des années 1910, le blues est une nouveauté pour les publics francophones puisqu'avant que sa diffusion par disque et partition commence réellement. Il est alors, avec le ragtime, le seul genre associé au jazz dont le nom ne dérive pas directement d'un pas de danse.

⁵ Voir la note 3.

⁶ Le paso doble (« pas double ») est une danse d'origine espagnole devenue à la mode à Paris dans les années 1920.

Bibliographie

Billington, Ray Allen (1981), *The Journal of Charlotte L. Forten*, New York, Norton.

Hardie, Daniel (2004), *The Ancestry of Jazz. A Musical Family History*, Lincoln, iUniverse.

Plisson, Michel ([2001] 2004), *Tango. Du noir au blanc*, Arles/Paris, Actes Sud/Cité de la musique.